

destiniez à votre complice, Ovide Soliveau, arrêté hier au soir. Croyez-moi. Exécutez-vous de bonne grâce.

Le faux Paul Harmant ouvrit le tiroir-casse de son bureau, et en tira cinq liasses de billets de banque.

Il y a la cinq cent mille francs, dit-il.

C'est bien, fit Etienne en mettant les liasses dans ses poches. Maintenant prenez une plume et écrivez sur ce papier timbré ce que je vais vous dicter.

—L'ex-contremaître d'Alfortville se mit en devoir d'obéir. L'artiste dicta :

—“Moi, Jacques Garaud, en présence de monsieur Etienne Castel et Raoul Duchemin, je m'accuse...”

Jacques, la sueur au front, s'arrêta.

—C'est une confession écrite que vous voulez de moi, fit-il, avec cette confession écrite vous pourriez perdre ma fille. Je n'écrirai pas.

Mary apparut tout à coup. Elle marchait d'un pas lent, du pas d'une somnambule endormie du sommeil magnétique, et s'avança jusqu'au bureau.

—Vous écririez, mon père, dit-elle d'une voix qui semblait sortir de la tombe.

Jacques Garaud se laissa tomber à genoux devant elle et balbutia, en lui tendant les mains :

—Ma fille, mon enfant chérie, ils veulent ton déshonneur et le mien.

—Vous écririez ce qu'on va vous dicter, mon père, continua Mary. Relevez-vous donc et reprenez la plume.

Le faux Paul Harmant n'avait plus de force pour une résistance quelconque. Il fit ce que lui disait sa fille, qui resta debout et immobile, la main appuyée sur le bureau.

L'artiste poursuivait en ces termes sa dictée :

“Je m'accuse d'avoir, le 6 septembre 1861, écrit à Jeanne Fortier la lettre signée de mon nom qu'on trouvera ci-jointe. Je m'accuse d'avoir, le même jour, volé une somme dépassant cent quatre-vingt-dix mille francs, à monsieur Jules Labroue, industriel, à Alfortville.”

Jacques s'arrêta de nouveau.

—Ecrivez, mon père, répéta Mary, si vous ne voulez pas que je prenne la plume et que j'écrive à votre place.

Le misérable courba la tête et continua la tâche interrompue. Etienne Castel reprit :

“Je m'accuse d'avoir volé non-seulement l'argent, mais les plans de Jules Labroue, mon patron, d'avoir incendié sa maison et de l'avoir assassiné. Je m'accuse d'avoir pris et porté en Amérique le faux nom de Paul Harmant. Je m'accuse d'avoir voulu faire assassiner Lucie Fortier par un complice à mes gages, Ovide Soliveau, et d'avoir payé le même Ovide Soliveau pour assassiner Jeanne Fortier, reconnue par moi sous le nom de Lise Perrin, la porteuze de pain.”

L'artiste en était là de sa dictée et la plume de Jacques Garaud courait tremblante sur le papier. Soudain, une porte s'ouvrit ; Jeanne Fortier, livide, le cou marbré de taches rouges qui semblaient saignantes, sortit du cabinet où Jacques Garaud avait cru enfermer son cadavre, et dit :

—Que cet homme s'accuse aussi d'avoir voulu, tout à l'heure, m'étrangler de ses mains !

En voyant paraître Jeanne, Etienne et Raoul avaient poussé un cri de surprise, Mary un cri d'épouvante. Jacques, lui, paraissait changé en statue. De grosses gouttes de sueur mouillaient ses cheveux et son visage. Mary lui souleva la main et la replaça sur le papier.

—Ecrivez, mon père, commanda-t-elle.

Jacques Garaud traça deux lignes encore.

—Maintenant, signez.

Le misérable signa. Mary prit la feuille, et la tendant à Jeanne Fortier qui la saisit, lui dit :

—Voilà votre réhabilitation, madame.

Puis se tournant vers son père, elle ajouta :

—Que Dieu vous pardonne. Heureusement, moi, je vais mourir.

Et elle s'éloigna d'un pas lent, comme elle était venue. Une minute à peu près s'écoula. On entendait que le souffle haletant du millionnaire, affaîssi sur son bureau, la tête dans les mains. Tout à coup, le bruit causé par la marche de plusieurs personnes retentit dans le grand salon qui précédait le cabinet de travail, et Lucie, Georges Darier et Lucien Labroue apparurent en même temps que le juge d'instruction, le chef de la sûreté, et les agents conduisant Ovide Soliveau.

—Ma mère, ma mère, s'écria Lucie en se jetant dans les bras de Jeanne, qui la serra sur son cœur à l'étouffer, en bégayant :

—Ma fille !

Le chef de la sûreté posa la main sur l'épaule de l'ex-contremaître d'Alfortville, et lui dit :

—Au nom de la loi, Jacques Garaud, je vous arrête.

—Ce n'est pas drôle, hein, ma vieille branche ! fit Soliveau d'un ton gouaillier. Qu'est-ce que tu veux ? Tu avais eu trop longtemps la chance, fallait payer ça. Voilà la devine qui est venue.

—Jeanne Fortier, dit le juge d'instruction, je suis autorisé par le procureur de la République à vous laisser en liberté provisoire, liberté qui sera bientôt définitive. Remettez-moi le papier que vient de vous donner la fille de cet homme.

Vous, monsieur Castel, remettez-moi l'acte mortuaire de Paul Harmant et la lettre écrite en 1861 par Jacques Garaud à Jeanne Fortier.

—Voilà ces pièces, monsieur.

—Votre réhabilitation ne se fera pas attendre, madame, ajouta le magistrat en s'adressant à la porteuze de pain.

—Oh ! merci ! monsieur, merci ! J'ai tant souffert.

—Et, ajouta Etienne Castel, en amenant Georges à la pauvre femme, voici l'avocat qui plaidera pour vous, non seulement avec tout son talent, mais avec tout son cœur, je vous le jure.

Jeanne regarda Georges avec joie. Elle allait lui tendre la main.

—Mais vas donc, mon frère ! va donc ! cria Lucie à Georges. Nous allons être deux à l'aimer.

—Ton frère ! lui ! balbutia Jeanne. Oh ! mon fils, mon fils.

Et elle serra contre son cœur Georges, qui venait de se jeter dans ses bras. Mais c'était trop de joie pour la pauvre femme après tant d'angoisses et de douleur. Elle perdit brusquement connaissance et serait tombée à la renverse si ses enfants ne l'avaient soutenue. Quand elle reprit ses sens, Lucien, agenouillé devant elle à côté de Lucie, l'appela aussi : “Ma mère !” Une demi-heure plus tard, lorsque les agents eurent emmené Jacques Garaud et son digne complice, on trouva Mary étendue sur son lit et morte. Sa main déjà froide pressait encore contre ses lèvres un mouchoir ensanglanté par la crise suprême. Avant de se coucher pour mourir elle avait écrit ces lignes :

“POUR LUCIE FORTIER

“Je vous ai fait du mal, Lucie, beaucoup de mal, et cependant je ne suis pas méchante. Que voulez-vous, je l'aimais tant ! Ne me refusez pas votre pardon, Lucie, et priez Dieu pour moi. Vous êtes bien vengée.

“MARY”

Trois mois après ce jour terrible, Jacques Garaud et Ovide Soliveau étaient condamnés aux travaux forcés à perpétuité. L'arrêt ne reçut pas son exécution en ce qui concernait Jacques Garaud. Le misérable qui n'avait dans le cœur qu'un sentiment humain, mais développé au plus haut point, l'amour paternel, ne put survivre à la mort de sa fille. Il trouva moyen de s'étrangler dans sa prison. Il fallut près d'une année pour obtenir l'arrêt de réhabilitation de Jeanne Fortier.

Le lendemain du jour où cet arrêt était rendu, Lucien Labroue épousait Lucie et entra en possession avec elle et sa mère de l'usine reconstruite sur les terrains d'Alfortville où s'élevait jadis l'usine de Jules Labroue. Il prenait pour caissier Raoul Duchemin qui, mettant à profit les leçons du passé, est devenu le plus probe des comptables. Les jeunes époux, avons-nous besoin de le dire, s'adorent et sont aussi complètement heureux qu'on puisse l'être ici-bas. Jeanne Fortier, la porteuze de pain, riche à présent, puisque ses enfants sont riches, et heureuse de leur bonheur.

—J'ai bien souffert, dit-elle parfois. Mais aujourd'hui, c'est le paradis. Ah ! Dieu est bon !

Georges Fortier est en train de devenir un avocat célèbre. Il sera quelque jour député, certainement. Ministre ? Pourquoi pas ?

Mademoiselle Amanda vient de trouver un imbécile qui lui achète l'établissement de madame Augustine, et qui l'épouse par-dessus le marché. Cet imbécile est un veuf qui a rendu malheureuse sa première femme. Il y a une justice au ciel !

FIN

A MA PETITE SŒUR

D'ou vient, amie, que malgré tout le mal que nous nous donnons, malgré toute notre bonne volonté, nous ne pouvons réussir à nous tourner définitivement le dos ?

Notre amitié est-elle abritée par l'aile de notre bon ou de notre mauvais ange ?...

C'est quand nous le voulons le moins ; c'est quand nous sommes là, se jurant intérieurement et fermement de ne se revoir jamais, ou qu'avec froideur, que nous nous trouvons en face l'une de l'autre, qu'on s'enlace, qu'on s'embrasse comme si on ne devait plus se quitter.

Et ces scènes intimes nous perdant sous une avalanche de véritables effusions, ces scènes toujours à recommencer nous apportent, à chaque répétition, un bonheur plus nouveau, plus riche, plus grand. Ce nom de *sœur*, qu'instinctivement nous avons à la fois prononcé, nous rappelle encore et nous rattrache davantage.

Tu n'y comprends rien ; je n'en comprends pas plus ; et nous jouissons dans l'étrangeté de ce rapprochement délicat devenu nécessaire.

D'où vient ?

Veux-tu savoir ?...

Je crois que Dieu a ainsi créé des âmes, sœurs d'autres âmes ; malgré nous, malgré tout, elles doivent se chercher, se reconnaître, s'entendre. On a beau se démenter et se raidir contre le sort, la loi divine est là ! nous écrasant de sa puissance, nous fascinant sous son joug, nous éblouissant par ses magnifiques douceurs.

C'est pourquoi, on croit s'oublier quelques instants, c'est pourquoi, il nous faut venir retremper nos âmes à une bonne et sainte affection : Je suis meilleure quand je te sens là, et plus méchante dès que tu n'y es plus.

J'entrerais dans des redites, permets-les moi, pour te répéter que de tous les souvenirs que nous pourrions ramasser dans le sentier de la vie, ceux-là seuls que d'une même main nous cueillons, demeureront les plus beaux ; toutes ces roses que nous

effeuillons avec une tendresse exquise, auront moins d'épines que tout autre, et leur parfum restera le plus suave, le plus délicieux.

Petite sœur, choisis donc bien notre liaison qui persiste même quand les gazes les plus rosées de l'imagination se déchirent : ne sais-tu pas que chaque parcelle qui s'échappe d'un beau rêve—fut-il étrange, mystérieux ou impossible—emporte avec elle quelque chose de nous-mêmes, un *quelque chose* qui fait pleurer ? Eh, crois-moi, le sang-froid est plus commode à garder, l'héroïsme plus facile à atteindre dans les grandes, dans les extrêmes douleurs que dans ces déceptions de tous les jours, où souvent le courage manque pour sacrifier sublimement un regard, un sourire, un mot, une page à un caprice, à une fantaisie qui n'a pas de nom.

* * *

Je t'aime, enfant ! Si plus souvent tu frappais sur mon cœur, comme tu l'as fait aujourd'hui, je sens que je subirais mieux que toute autre influence celle que tu as tenté m'infiltrer à travers un flot de bonnes paroles. Si plus souvent tu prenais avec moi ce ton grave, cette voix sérieuse, qui a pénétré jusqu'à mon âme, si plus souvent tu me faisais la *leçon*, je sens que j'irais mieux par la vie, je sens bien que tout un nombre de sottises illusions, que je dorlotte avec un raffinement d'attentions soignées, tomberaient d'elles-mêmes et que j'en serais beaucoup mieux. Je sens que je rirais du monde et des préjugés ridicules dont il m'anime, que je les lui rendrais, les lui jetterais à la face en criant haut que les châteaux, bâtis à dix-sept et vingt ans, sont des chimères et leurs espérances des folies.

Mais... je n'ai pas atteint ce degré de sagesse : malgré moi, tu le sais, amie, mon fol esprit se cramponne aux rêves et ne veut rien attendre de la réalité.

Dieu n'a pas créé tous les cœurs les mêmes, à quelques-uns, la foi n'arrive qu'à travers un sillon d'erreurs et de fausses appréhensions.

Tu sembles croire que je n'ai de sourire que pour la poésie, que le côté prosaïque de l'existence je le fuis, que de l'avenir je me préoccupe peu. Tout le contraire, petite sœur. Souvent je m'arrête sur cette pensée de la dernière étape qui fait époque dans la vie d'une fillette.

Du mariage, du cloître, du célibat, les chemins sont également larges, également encombrés. Tous trois demandent de la patience et de la vocation : le dernier serait bien le meilleur, n'était la caste à part que forment les cœurs héroïques qui s'y dévouent. Du cloître, j'aime les froides murailles, les règlements bénis, les chapelles soignées, le toit sombre qui sait cacher le bonheur. Du mariage... penche ton oreille, amie : Suivant moi, un mari est la plus vilaine des choses, et je ne suis pas si *vilaine* de te le dire carrément. Il faut lui étaler toutes nos pensées, il scrute tous nos sentiments ; rien n'est plus à nous ; sur tout, il exige son droit. Il renverse nos rêves, détruit nos illusions, rit de nos chimères. *Seigneur et maître*, il faut lui appartenir, tête, cœur, âme.

C'est ce qui me révolte.

Je tremble, quand un regard jeté dans ma chambrette, me laisse entrevoir tout ce que ce pas décisif briserait de caprices, de reliques, d'idées folles, de moi-même !

Mais tu me l'as dit, amie : *J'en finirai par là*.

Je veux te croire, croire aveuglément tout ce que tu m'as annoncé avec une sagesse indéniable. Je te demande un peu de temps, s'il te plaît !

Quand j'aurai donné à mon dernier rêve sa dernière larme, —quelques jours peut-être et rien n'en restera,—je serai toute à ta cause, toute à la mission que tu as entreprise.

.....

Eh ! alors, petite sœur, nous serons *deux* pour te chérir.

AN GÉLINE.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Contre la fièvre typhoïde.—Une personne très digne de foi nous indique une médication qui, malgré l'apparence d'un remède de bonne femme, produit, paraît-il, des résultats excellents contre la fièvre typhoïde. Il suffit, nous dit-elle, de piler des oignons blancs et d'en faire des applications toutes les trois heures sous la plante des pieds du malade. Rien ne coûte d'essayer.